
La Bible dans le monde orthodoxe au XVI^e siècle

Circonscrire la place de la Bible dans le monde orthodoxe oriental au XVI^e siècle s'avère une tâche difficile. Quelques remarques préliminaires s'imposent d'emblée pour mieux cerner le sujet.

1. Le présent exposé s'intéressera avant tout à l'orthodoxie grecque. Des deux autres grandes familles linguistiques et culturelles, du monde orthodoxe arabe et du monde orthodoxe slave, il ne sera question que dans le cas où elles présentent un intérêt particulier. Outre le fait que nous nous sentons plus à l'aise à parler de l'aire culturelle grecque, une raison d'ordre historique plaide en faveur d'une telle restriction. Lors de la prise de Constantinople par les Turcs (1453) et de la destruction complète de l'Empire byzantin, Mehmet II le Conquérant avait désigné le patriarche de Constantinople comme le chef (*millet-bachi*) de tous les chrétiens de son Empire et le responsable de ceux-ci devant la Sublime Porte. L'ensemble du monde orthodoxe des Balkans se trouva ainsi sous la dépendance administrative directe de l'Eglise de Constantinople. Le leadership du patriarcat œcuménique s'étendit aussi, à des degrés certes divers, sur les trois patriarcats orientaux après l'incorporation (1516) à l'Empire ottoman des territoires de leur juridiction. Pendant presque toute la période ottomane, le haut clergé orthodoxe de l'empire est d'origine, de langue et de culture grecques. Seul le patriarcat d'Antioche semble en faire exception. Fidèles à la tradition orthodoxe, les prélats

grecs encouragent certes l'utilisation des langues indigènes dans le culte, la prédication et l'enseignement élémentaire. Mais la langue grecque devient la langue officielle de l'Eglise. Du point de vue théologique et culturel, elle acquiert pour le monde orthodoxe la place qu'occupent le latin dans la chrétienté occidentale et l'arabe dans le monde musulman. En effet, jamais dans son histoire la langue grecque n'a connu l'expansion qui fut la sienne pendant la période ottomane. Même l'Eglise de Russie, la seule Eglise orthodoxe libre, élevée au rang de patriarcat en 1593, demeurera pendant plusieurs siècles sous l'influence de la tradition théologique et culturelle de Constantinople. Quant aux îles (Crète, Chypre, etc.) et aux régions côtières (côtes du Péloponnèse, de l'Illyricon, etc.) restées sous domination vénitienne et franque jusqu'à la fin du xvi^e ou au milieu du xvii^e siècle, le travail de latinisation que l'Eglise de Rome s'efforce d'y opérer fait de ces régions orthodoxes les défenseurs les plus déterminés de la culture grecque et de la tradition byzantine. En effet, au cours de ces deux siècles, les intellectuels et les théologiens orthodoxes les plus farouchement opposés à la papauté sont presque tous originaires de ces contrées-là.

2. Depuis le concile de Florence (1438-1439), les intellectuels byzantins quittent la capitale pour aller s'établir en Italie. Le problème de l'union des Eglises, la menace toujours croissante de la destruction de l'Empire, les attraits que présente pour eux la renaissance italienne, tout cela constitue des raisons puissantes à ce phénomène d'émigration vers la chrétienté occidentale de l'intelligentsia orthodoxe grecque la plus libérale. La prise de Constantinople y apporte le coup définitif et fatal. Aussi ne reste-t-il sur le territoire occupé par les Turcs qu'un petit nombre d'intellectuels, réfugiés dans les monastères ou dans les deux centres urbains principaux de l'hellénisme, Constantinople et Thessalonique. Toute la vie intellectuelle est soudainement interrompue, entraînant ainsi un abaissement considérable de la vie religieuse et spirituelle. Les plaintes sur la prise de Constantinople insistent grandement sur ce vide culturel sans précédent dans l'histoire de l'orthodoxie. De même, les intellectuels qui restent, tel Gennadios Scholarios, le premier patriarche de la capitale asservie, ou le philosophe Georges Amiroutzis, avouent avoir quelques scrupules à s'occuper à écrire des ouvrages théologiques ou philosophiques à une époque où le souci principal de chacun est de s'assurer les moyens de sa survie. Quelque cent trente ans plus tard, en 1581, s'adressant à Martinus Crusius, Théodose Zygomélas, protonotaire de l'Eglise patriarcale, écrit : « Il n'y a chez nous que très peu de gens s'intéressant à la science. Les conditions d'existence nous obligent à nous tourner vers d'autres occupations. Il n'existe plus d'Empire grec... Hélas ! Toutes les villes subissent l'asservissement aux Agarins et il ne peut y avoir nulle part de science libre. Les nuages des malheurs qui nous frappent quotidiennement ne